

Carnets d'un voyage en Grèce

Pierre Turgeon

Volume 32, Number 4 (190), August 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31913ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Turgeon, P. (1990). Carnets d'un voyage en Grèce. *Liberté*, 32(4), 23–38.

PIERRE TURGEON

CARNETS D'UN VOYAGE EN GRÈCE

Les Grecs? Des hommes trapus, à la chevelure noire et crépue, qui portent des tabliers graisseux et qui, dans l'odeur de friture des restaurants de l'avenue du Parc, ne cessent de parler, de rire aux éclats et de crier. Leurs femmes se nomment Antigone, Électre, Ariane. Leurs ancêtres ont, paraît-il, pillé la ville de Troie et bâti le Parthénon.

L'avion me dépose au Pirée: le soleil tremble à l'intérieur d'une cuvette de collines jaunes et pétrifiées, le monde devient une sphère dont les hommes occupent le centre exact, à mi-chemin entre les dieux et les morts. Une fois remplies les formalités de douanes, je hèle un taxi. Deux voitures se précipitent vers moi et manquent s'emboutir l'une l'autre. Pendant que les chauffeurs s'engueulent avec zèle, presque avec plaisir, un troisième larron charge mes valises à son bord et m'emmène avec un sourire de triomphe. En anglais, il me demande d'où je viens, combien je gagne d'argent, si j'ai une maîtresse. Par l'autoroute du Pirée, nous traversons une banlieue poussiéreuse, semée de maisons roses et blanches, d'usines, de stations-service Shell et Texaco. Et partout, sur les palissades, les façades d'immeubles, les autobus, je retrouve la même affiche publicitaire montrant un couple qui s'embrasse, avec ce simple nom en lettres rouges: Anna. Quelques jours plus tard, j'apprendrai qu'il s'agit d'une réclame de détersif pour la vaisselle. Soudain mon chauffeur pointe l'index contre le pare-brise, devant lequel tressautent des poupées porte-

bonheur et des médallions religieux, et il s'exclame: «L'Acropole!» Satisfait de mon air plein d'admiration, il me raconte: «L'autre jour une vieille Américaine qui m'avait engagé pour la visite des lieux historiques m'a dit, avant de remonter dans sa chambre du Hilton: 'Avec tout l'argent que nous vous avons donné depuis la guerre, je ne comprends pas que vous n'ayez pas encore réparé vos ruines'.»

Aristophane: «Jadis, quand les députés des nations alliées voulaient vous faire avaler des bourdes, avant toute chose, ils vous appelaient le peuple couronné de violettes, et quand vous entendiez *couronné*, vous vous tortilliez aussitôt sur la pointe des fesses. Et pour vous chatouiller au bon endroit, on vous parlait de *la brillante civilisation d'Athènes*, et on obtenait tout ce qu'on voulait à cause de *brillante*, — brillante comme la sardine elle-même!»

Je m'installe dans un hôtel de classe B, près du musée national. Le temps de me jeter un peu d'eau à la figure, de chasser à coups de serviettes les blattes nichées dans la pharmacie de la salle de bains, et je descends au bar. L'ouzo et le vin du pays, le domestica, ont tous deux un goût de résine. La télévision diffuse une comédie américaine des années cinquante: *I Love Lucy*, sous-titrée en grec. Dans un cinéma voisin, bondé de militaires en permission, j'ai droit aux aventures de 007: on a coupé le son pour ne pas distraire les spectateurs de la lecture des dialogues.

Je me rends à l'Acropole. Un camelot, qui s'est ficelé une trentaine d'éponges autour du corps, se promène parmi les touristes tel un monstre à la carapace jaune. Je croise des motards américains qui ruminent leur chewing-gum et font cliqueter leurs chaînes. Un écriteau rédigé en cinq langues me prévient qu'on ne peut pas rire, crier, prendre des photos de mode, chanter sur le Rocher Sacré. Mais les guides s'adressent à leur groupe en hurlant; les gardiens s'époumonent dans leur sifflet, et partout cliquettent les appareils-photos, formant comme une rumeur d'insectes.

La citadelle protège bien mal des nouveaux barbares les temples blancs et squelettiques. Autrefois ils s'ornaient de fresques bariolées montrant les exploits d'Ulysse et de Persée, se peuplaient de centaines de statues bigarrées. Là, on discutait dans l'odeur de graisses brûlées et dans la fumée des sacrifices, près d'une Athéna géante, plaquée or et d'ivoire, incrustée de pierres précieuses, décorée de la tête aux pieds de scènes héroïques et mythologiques, chef-d'œuvre baroque dont Pausanias met trente pages à décrire le seul bouclier et qui choquerait sûrement les amateurs de la pureté classique, c'est-à-dire du produit de deux mille ans de déprédation.

Quelques jours plus tard, au même endroit, à midi. Le soleil a chassé tout le monde, il incendie le marbre pentélique du Parthénon, il crée au milieu du jour des ténèbres blanches, aussi profondes et terrifiantes que celles de la nuit. Et brusquement je sais: ici, et non dans un ciel inaccessible, habite un dieu. Sa puissance tout entière réside dans sa beauté. Il ignore la différence entre le bien et le mal, mais sa plus furtive apparition brûle l'âme, libère toutes les folies, même celle de mourir en riant. À cet instant le dieu me parle et me sourit, mais je ne l'entends pas, je ne le vois pas. Et je me demande lequel de nous deux est mort. Je dois souffrir d'insolation pour divaguer ainsi. Alors je redescends vers l'ombre, vers les marchands de cartes postales, vers les tavernes de la Plaka, et plus tard beaucoup plus tard, vers les longues nuits d'hiver de Montréal.

Sur un vélomoteur de location, je parcours la Voie Sacrée. L'air pue comme dans l'Est de Montréal, près des raffineries. Je passe devant les chantiers d'Onassis, devant des aciéries. Athènes a dévoré la campagne jusqu'au Pirée, son port où déjà dans l'Antiquité habitaient les éléments les plus révolutionnaires de l'Attique: les esclaves et les métèques. En 86 avant notre ère, Sylla et ses légionnaires

romains ont rasé le Pirée et m'ont ainsi privé d'une visite archéologique supplémentaire.

Arrivé à Éleusis, je me rue vers un café et j'engouffre une limonade. De jeunes ouvriers discutent dans le vacarme de la musique psychédélique. Elle s'entend jusque dans le sanctuaire qu'une cimenterie voisine couvre de poussière blanche et menace de détruire d'ici quelques années. Prostrés sur les fondations rectangulaires du temple d'Hadès, des voyageurs écoutent leur guide. Je m'endors à l'écart du groupe, dans l'ombre d'une caverne.

Je rêve: un escalier me conduit au-dessus de la grotte, sur une terrasse d'où l'on découvre le golfe Saronique et l'île de Salamine. Plusieurs centaines de voiles bigarrées claquent dans le vent: la flotte perse de Xerxès s'avance contre les trières athéniennes. Descendant les gradins du théâtre d'Éleusis, je reviens par un sentier à mon point de départ. Les touristes n'ont pas bougé, leur guide péroré toujours dans le temple du seigneur de la mort, et je me contemple moi-même qui dors sur l'herbe. Puis je m'éveille. Secouant les brindilles de mes vêtements et enfourchant de nouveau mon vélomoteur, je me demande si je ne suis pas simplement passé d'un songe à un autre.

Après son initiation aux mystères d'Éleusis, Pindare écrivait: «Alors que tout corps s'est dissous dans la mort très puissante, une image de nous reste encore vivante. L'image qui est née des dieux. Lorsque nous agissons, c'est elle qui s'endort. Mais lorsque nous dormons, elle surgit alors. Elle nous montre, au cours des songes de la nuit, l'heure des jugements prochains. Celui qui nous fait don des plus exquis des biens. Et celui qui punit.»

L'homme ne peut pas changer le destin, mais il a le devoir de s'affirmer contre lui, de lutter jusqu'au bout dans un combat où il n'a rien à gagner, sauf l'honneur, c'est-à-dire le maintien de son individualité devant les forces impersonnelles qui détruiront tôt ou tard sa présence physique, mais ne réussiront pas à effacer son souvenir de la

mémoire des générations futures. Aucune survie possible pour le Grec hors de sa cité, de son peuple, et sans une vie exemplaire, des actions d'éclat qui perpétueront son nom. Les limites de l'existence ne lui enlèvent pas son sens, mais au contraire la lui donnent.

Depuis ce matin, je n'ai plus d'ennemis, grâce à ma rencontre sur la plage du Pirée d'une romanichelle qui trotte depuis le début du siècle dans tous les pays d'Europe, avec son bâton et sa robe noire. Ses petits yeux vifs ne quittaient pas les miens tandis qu'elle traçait des signes de croix au-dessus de ma main droite, tandis que les bombardiers B-52 de la base américaine interrompaient à tous moments par le hurlement de leurs réacteurs ses prédictions articulées d'une voix éraillée dans un mélange d'allemand, d'anglais, de français et de grec. Elle m'a dit que je vivrais jusqu'à 93 ans, que tout l'argent que je gagnerais, je le dépenserais aussitôt, et que je dînerais le soir même avec des hommes importants, couverts de galons. Or j'ai rendez-vous, dans quelques heures, avec le secrétaire d'État de la Grèce. Aussi quand ma sorcière a grommelé que des gens me voulaient du mal et a offert de me vendre pour 30 drachmes un talisman contre le mauvais sort, j'ai payé sans barguigner. Grand-mère, du haut de mes 93 ans, je te remercie mille fois.

Certains philosophes modernes jugent inutile et désuète la notion traditionnelle d'homme: elle s'efface devant la montée des sciences qui ont réduit l'esprit aux mécanismes de la biologie, de l'économie et de la linguistique. Au moment de la mort de l'homme, se pose avec insistance l'énigmatique question de sa naissance à l'aube de la civilisation grecque. Comment, des griffons et des sphinx de la statuaire orientale, de religions adorant des êtres hybrides à tête d'épervier ou de crocodile, est-on passé à la divinisation du corps humain, à la conviction qu'entre nous et l'animal existait une différence essentielle: le logos, la conscience? Cette distinction primordiale qui nous oppose au

monde naturel, et sur laquelle la pensée occidentale réfléchit depuis deux millénaires, provient peut-être d'une ignorance qui lentement se dissipe. Le Sphinx qu'Œdipe rencontrerait aujourd'hui sur son chemin, ce serait un ordinateur qui poserait l'énigme suivante: «Puisque j'ai maintenant réponse à toutes les questions, comment éviteras-tu de disparaître, toi le questionneur?» La solution, pour Œdipe, consisterait-elle à se crever les yeux, à chercher dans la nuit la vérité qu'une lumière maintenant trop vive, celle du savoir absolu, cacherait au lieu de révéler? Et celui qui jugerait impossible ce retour à l'origine, à l'enfance, celui-là ne connaîtrait pas la Grèce, celle que Hölderlin a découverte dans sa prétendue folie, il oublierait que toutes les sources éternelles, éternellement coulent.

L'enfant creusait le sable et y plantait des bouts de bois à intervalles réguliers, suivant un plan rectangulaire. Puis il relia les sommets de ces minuscules colonnes par des morceaux d'écorce: il construisait un temple. C'était la marée montante, et les vagues s'approchaient rapidement. Pour retarder leur avance, le garçon traça un fossé; puis il courut chercher une planche pour coiffer son édifice d'une toiture. Cet insensé s'amusait à gagner de vitesse la mer qui avait tout le temps de son côté. Mais l'éternité ne comptait pas dans cette partie qui se jouait au présent, sur une plage du Pirée. L'enfant, avec ses ongles noirs de terre, ses cheveux mouillés par l'embrun, eut un étrange sourire quand l'océan roula sur les débris de son temple inachevé.

Héraclite d'Éphèse à ses élèves: Le temps est un enfant qui joue dans le sable: royauté d'un enfant!

* * *

À ceux qui l'accusaient d'être un Barbare, Alexandre le Grand se contentait de répondre qu'il avait concouru à Olympie.

C'est là que Phidias sculpta un Zeus assis, si haut avec ses quinze mètres que si le dieu s'était levé, il eût crevé le toit du temple. La légende veut qu'une fois cette œuvre achevée, un bruit de foudre ait indiqué à Phidias qu'elle plaisait au maître des dieux. Cette union étroite, à Olympie, entre la religion et le sport n'a rien de surprenant. Le sport, qui se manifestait par la boxe, la course, le lancer du disque, revêtait un sens sacré: il modelait le corps humain à l'image de la divinité. Et derrière l'athlète victorieux se devinait la faveur d'un immortel. Voilà pourquoi le champion ne pouvait tirer trop d'orgueil de ses triomphes, récompensés d'ailleurs par une simple couronne d'olivier, sous peine de subir les châtimens réservés à tous les vaniteux.

Ainsi Poulodamas, confiant en sa taille gigantesque, refusa de s'enfuir quand le plafond de la grotte où il festoyait menaça de s'écrouler. Il resta seul, voulant soutenir de ses bras le poids d'une montagne. C'est ainsi qu'il mourut, victime de sa présomption. Un certain Timenthé de Cléonai, s'apercevant un jour qu'il ne pouvait plus tendre son arc habituel, alluma aussitôt un bûcher et se jeta vivant dans les flammes.

Quelle différence entre ces efforts qui épuisent tout l'être et ne produisent rien, et le geste tranquille d'Athéna pour soutenir d'une seule main le ciel: scène admirable que nous montre un bas-relief d'Olympie! Et pourtant jamais, malgré toute la distance qui les séparait, l'homme et la divinité ne se rapprochaient autant l'un de l'autre que sur le stade. Les Grecs entouraient les grands athlètes d'un culte presque religieux.

A preuve ce Théagène dont une statue célébrait la gloire. Or un jaloux allait chaque nuit la fouetter, pensant maltraiter ainsi Théagène en personne. Une nuit elle tomba de son socle et elle écrasa le profanateur. Mais pour qu'un champion reçoive de tels honneurs, il lui fallait d'abord mourir, ce qui explique les propos d'un Spartiate à celui

qui venait de voir triompher son fils dans une épreuve qu'il avait lui-même jadis remportée: «Meurs donc, ami, ton bonheur est trop grand.»

Un matin, je me réveille, le visage boursoufflé par les piqûres de moustiques. En descendant à la direction du motel pour réclamer du DDT, je me souviens de cet Héraclès, fils d'Alcmène, qui n'arrivait pas à sacrifier à Zeus parce que les mouches d'Olympie s'abattaient par millions sur les entrailles des victimes, ainsi que des jarres d'huile qu'on déposait dans les sanctuaires afin qu'elles absorbent l'humidité qui aurait endommagé les statues. C'est par son climat, ses insectes, qu'Olympie persiste, alors que tout le reste a disparu, avalé par la terre lors d'un séisme, puis exhumé par des archéologues allemands, mais en désordre, comme les morceaux d'un impossible puzzle. Ainsi au musée, je vois la tête d'Hercule reliée par des tiges de fer à une main qu'on croit être la sienne.

Hier j'ai entrevu une jeune fille qui courait presque nue dans l'herbe; elle disparut dans la forêt, me laissant le souvenir de ses cheveux noirs flottants, de ses longues cuisses brunes sous la jupe que le vent relevait; d'une scène vivante et toujours présente, qui se répéterait à l'infini dans les ruines immobiles qui ne sont pas Olympie, mais tout juste les signes de son absence, laquelle se trouve parfois comblée par un corps jeune et beau, jouant sous le même soleil, au milieu des mêmes mouches qu'il y a deux mille ans, alors qu'on tressait encore les couronnes d'oliviers.

* * *

Aux jeux du corps à Olympie répondaient ceux de l'esprit à Delphes. *Jeu* en effet que les oracles de la Pythie, à cause de leur ambiguïté, des significations multiples qu'ils revêtent selon les circonstances et qui ne se réduisent jamais à une interprétation univoque. Héraclite écrivait: «Le dieu, dont l'oracle est à Delphes, ne parle pas, ne dissimule pas:

il indique». Tout comme la poésie; et comment ne pas songer, devant les descriptions du délire de la prophétesse, assise dans son local souterrain, au milieu des émanations de vapeur enivrante, aux expériences les plus modernes, celles des surréalistes et de leur écriture automatique, celles des écrivains américains, comme Ginsberg, cherchant, à l'aide de la drogue, à explorer tous les domaines de l'imaginaire. L'Oracle n'a-t-il pas surtout servi en définitive à libérer le langage des contraintes logiques et descriptives, à donner aux mots un champ plus vaste que la réalité quotidienne?

À Delphes concouraient poètes et musiciens, et peut-être a-t-on toujours mésestimé l'enjeu de la partie qu'ils livraient, près du sanctuaire d'Apollon, peut-être que dans les vers et les notes qui retentissaient alors s'éveillait la conscience humaine?

Zeus avait envoyé deux de ses aigles des extrémités du diamètre de la terre pour déterminer le centre de celle-ci: les oiseaux s'étaient rencontrés à Delphes, au-dessus d'une pierre conique qu'on baptisa le nombril du monde, l'omphalos. C'est là qu'Apollon tua le dragon Python qui, en se décomposant sous terre, procurait au soleil l'énergie pour briller, et à la prophétesse l'inspiration pour prédire l'avenir. Ainsi, dans l'omphalos de Delphes, se lie inéluçablement l'ombre et la clarté, la mort et la vie, la sagesse et la folie. Sans le monstre qui pourrit, sans le chaos primordial qui subsiste sous les apparences de l'ordre, le soleil produirait de l'ombre, et la vérité deviendrait l'erreur triomphante.

En lacets monotones, la route s'élève au flanc du Parnasse, au-dessus de la vallée sacrée qui verdoie jusqu'à la mer. L'autobus grimpe vers l'ouest, puis vers l'est, nous montrant alternativement des quartiers de roc et un gouffre de plus en plus vaste qui ne provoque aucun vertige, mais une exaltation impossible à contenir. Et cette pulsation entre l'infini et le néant dure des heures. Soudain je

m'aperçois que mes lèvres remuent, et qu'elles émettent des mots que je n'ai pas choisis et que je ne comprends pas. Ce qui avait débuté par des sons inarticulés s'achève en phrases interminables que le bruit du moteur cache à mes voisins et dont je n'arrive pas à me souvenir quand l'autobus s'arrête enfin à Delphes, si haut dans le ciel qu'il reste très peu d'atmosphère au-dessus de moi, juste assez pour m'empêcher de tomber vers le haut. Je comprends que ce que je viens d'éprouver ne se répétera jamais, et que je ne réussirai jamais à l'expliquer, ni à moi, ni aux autres. Sans doute parce que, dans le langage de ce siècle, une rencontre avec un dieu se nomme folie.

* * *

Délos: soleil et marbre, mer et ciel. Les quatre éléments fondamentaux: le feu, la terre, l'eau, l'air; et rien de plus. Ou plutôt tout le reste n'existe qu'en surface, que d'une manière superflue. Les trois chèvres, les cinq habitants, les touffes d'herbe brûlée, moi-même, tout cela est déjà disparu depuis longtemps. Ici la pensée s'aveugle, inondée de lumière; elle ne distingue plus les détails, seulement un être monolithique et en fusion.

À Délos, nulle place pour l'ombre; je deviens transparent, invisible à moi-même. J'ai le goût de m'étendre sur cette pierre, près de l'anneau métallique auquel on enchaînait les esclaves, et d'attendre que la chaleur me tue. La neige, chez moi, offre la même tentation d'une mort insidieuse et maternelle, qui vous aspire doucement et sans douleur au sein de la nature, vous restitue à votre origine.

Mais nous continuons à marcher, dérangeant les lézards dans leurs siestes, et nous arrivons à la maison du gardien de l'île. Une jeune fille nous sert un rafraîchissement, puis elle s'assoit sur la table de cuisine, devant nous, et me regarde comme si elle me connaissait depuis toujours, avec une attention passive. Je ne l'ai pas embrassée,

je suis parti sans dire un mot quand la sirène du bateau a rappelé les passagers; jamais je ne me suis comporté aussi stupidement. C'est à Délos que se trouve la plus belle fille du monde.

Cnossos: on raconte qu'un robot de bronze, Talos, protégeait la ville. Chaque jour, il faisait, en armes, trois fois le tour de la Crète. C'est pour échapper à sa vigilance que Dédale, l'architecte du Labyrinthe, choisit de s'enfuir avec Icare par la voie des airs. Le souverain de Cnossos, Minos, ayant refusé de sacrifier un taureau sacré à Poséidon, ce dernier se vengea en accouplant la bête à la femme de Minos: croisement monstrueux qui engendra le Minotaure.

Le Labyrinthe, qu'on s'imaginait construit pour égarer ses visiteurs et les empêcher d'en ressortir, c'est tout simplement le palais de Cnossos, où les pierres portaient une inscription royale: une double hache. Or en crétois, labyrinthe signifie «la maison à la double hache». Le Minotaure correspond probablement au taureau que l'on sacrifiait chaque année dans la cour centrale du palais. Une fois dissipée la confusion créée par les Grecs, reste la vision d'un monde aimable et pacifique, dont aucune muraille ne protégeait les villes, et qui adorait une déesse de la fertilité! Comment les Grecs, batailleurs et patriarcaux, auraient-ils pu comprendre cette civilisation féminine, disparue, à l'époque classique, depuis déjà mille ans?

Un soir, à Héraklion, je marche dans la rue principale, en essayant de ne pas tomber malgré les trottoirs qui tangent: le mal de mer, que j'ai évité sur le bateau, me rattrape en terre ferme. Brusquement je ne sais pas plus comment revenir à mon hôtel que Thésée perdu au centre du Labyrinthe.

Au sommet de pics rocheux, comme des repaires d'aigles, se dressent les forteresses de Tirynthe, d'Argos et de Mycènes, construites au XVI^e siècle avant notre ère par une race de guerriers avides et cruels qui allaient peu à peu s'affiner au contact de la civilisation crétoise et former une

culture originale, énigmatique, dont le point culminant sera marqué par une expédition militaire en Asie contre la ville de Troie. Homère compare à des loups les rois et les héros de l'Argolide: Agamemnon, Achille, Oreste: «Achille cependant s'en va, de baraque en baraque, auprès de tous, sous chaque tente, faire prendre les armes à ses hommes. On dirait des loups, des loups mangeurs de viande, le cœur plein d'une vaillance inconnue, qui dans la montage déchirent et dévorent un grand cerf au front cornu!»

Arrivé au repaire des Ogres, à Mycènes, demeure des Atrides, je voudrais n'être pas seul pour passer sous la porte que fermait jadis une pierre de 152 tonnes et que surmonte encore la sculpture de deux lions. Tant de sang a coulé ici que le silence du château, que son calme absolu n'apaisent en rien le voyageur muni de son appareil-photo et de ses lunettes fumées comme d'autant de talismans. La malédiction jetée par les dieux sur Agamemnon n'est pas morte, et les corbeaux semblent la répéter, qui volent entre les murailles et plongent dans les gouffres béant de toutes parts. Même si les archéologues ont exhumé les cadavres aux masques d'or, même s'ils ont tenté de conjurer le maléfice de ces lieux en les parsemant de plaques indiquant qu'ici dormait la reine, que là veillaient les gardes, je ne serais pas surpris que de la niche creusée dans le roc à gauche du portail s'élancent les molosses qu'on y gardait jadis et qu'ils me déchirent de leurs crocs. Me voici dans les appartements royaux, peut-être à l'endroit où le vainqueur de Troie tomba, frappé d'un coup de hache par sa femme Clytemnestre. De ce belvédère, on aperçoit les forteresses d'Argos et de Tirynthe, ainsi que les montagnes où s'allumèrent des bûchers pour annoncer la victoire d'Agamemnon en Asie. Jamais je n'ai senti une telle concentration, presque physique, palpable, de haine et d'amour, jamais je n'ai compris aussi clairement à quelle déperdition d'énergie dans le sentiment nous avait entraîné le développement de la raison.

J'appartiens à un monde sans tragédie et qui semble brusquement, avec ses cinq continents, plus petit que le territoire de deux milles carrés occupé par Mycènes. Alors je redescends jusqu'à la plaine, puis plus bas encore, par une allée pavée qui s'enfonce sous terre et conduit au tombeau d'Agamemnon. J'entre dans une crypte: elle a la forme d'un alvéole creusé par une gigantesque abeille; elle ne présente rien d'humain, ni dans ses proportions, ni dans la fin à quoi on la destinait: recevoir un seul cadavre. Je pénètre dans une salle analogue, mais beaucoup plus petite et totalement obscure. Je frotte une allumette et je repère un autel où je m'assieds. Je reste là, immobile pendant des heures, caché par les ténèbres du regard des visiteurs de la crypte voisine qu'éclaire à profusion l'entrée monumentale. Et il me semble contempler ces humains, de l'autre côté d'un miroir-espion, de l'autre bout de l'éternité. En ne bougeant pas plus qu'une statue, peut-être finirai-je par me transformer en roc: et alors, possédant la mémoire de la terre, je me rappellerai et je verrai le visage des dieux.

* * *

Sparte, au temps de sa grandeur, offrait l'aspect d'une simple bourgade, dispersée sur des kilomètres et presque dénuée de monuments. Elle avait refusé de s'entourer de murailles, croyant que la poitrine de ses soldats suffisait à protéger son territoire. «Si quelque jour, écrivait Thucydide, ne devaient rester d'elle que ses sanctuaires et les fondations de ses édifices publics, la postérité aurait peine à croire que sa puissance ait répondu à sa renommée.» Cette prédiction s'est pleinement réalisée, car plus rien aujourd'hui ne subsiste de l'ancienne Sparte, à tel point qu'elle ne figure sur aucun circuit touristique. Les Lacédémoniens ne produisaient rien, sauf la guerre, et ils abandonnaient aux ilotes le soin de cultiver la terre et de fabriquer les objets nécessaires à la vie quotidienne. Ils méprisaient telle-

ment le commerce qu'ils se servaient de fer pour battre leur monnaie; aussi l'achat le plus simple exigeait-il qu'on transportât son argent dans un chariot. Ils jetaient dans le gouffre de Taygète les enfants jugés de constitution trop faible. Dès l'âge de sept ans ils s'exerçaient au maniement du javalot et de l'épée. Mais ils faisaient la guerre sans cruauté, sans ambition d'agrandir leur territoire ou de dominer la Grèce. Leur parfaite discipline donnait une telle cohésion aux mouvements de leurs troupes qu'ils s'effectuaient comme un ballet, au son des chansons et des trompettes. Au VII^e siècle, quand ils éprouvèrent quelque difficulté à triompher des Messéniens, c'est au poète Tyrtée qu'ils demandèrent d'affermir leur courage. Quel étrange et terrifiant spectacle pour l'ennemi qu'une phalange spartiate marchant lourdement et implacablement contre lui et chantant d'une seule voix ces vers de Tyrtée: «Il est beau de mourir, tombant au premier rang, en homme de cœur qui combat pour sa patrie». La bataille s'achevait quand les adversaires lâchaient pied et s'enfuyaient: jamais les Spartiates ne poursuivaient les vaincus.

Quand je ferme les yeux, attentif seulement à l'odeur des sapins, au vent froid qui me frôle, je me croirais dans les Laurentides. Et Sparte elle-même, avec ses grandes avenues qui se croisent à angle droit, avec ses bars éclairés au néon et qui résonnent du vacarme des juke-box, avec sa propreté de nickel bien astiqué, de linoléum bien frotté, semble importée tout droit d'Amérique. Du moins cette impression me reste jusqu'au soir, jusqu'au moment où sortant d'un restaurant et regagnant l'hôtel par les rues désertes je rencontre un bossu qui se hâte en boitillant pour échapper à trois jeunes gens. Ils le suivent en riant, parfois ils le bousculent ou lui font des crocs-en-jambe. Puis ils remontent sur leur bicyclette et disparaissent dans la nuit, tandis que l'infirme, d'une voix tremblante, les couvre d'injures. Et alors je pense aux fables d'Ésope et au sort que les anciens Spartiates réservaient aux enfants chétifs.

* * *

Calamata, la ville où je loge ce soir, n'a aucun passé. Mais avec ses filatures, ses minoteries, ses savonneries, elle me semble plus vieille que Mycènes. Ses ruines sont typiquement modernes: bateaux vermoulus en cale sèche, locomotives qui rouillent sur des voies de garage, cimetières d'automobiles, tout cela se décompose dans l'air humide et pollué comme les vestiges, non pas d'une civilisation humaine, mais de monstres préhistoriques. Et la consonnance de Calamata avec calamité n'est peut-être pas fortuite.

À la tombée de la nuit, sur la place principale, je sirote une limonade. Des couples de soldats et de putains se forment à la suite d'un geste furtif de la main, puis disparaissent dans les hôtels des environs. Des centaines de personnes s'entassent autour des tables en plein air, mais le silence permet d'entendre jusqu'au froissement d'une robe, au tintement de la glace dans les verres. Soudain un bossu surgit avec un accordéon et, en titubant d'ivresse, il se met à jouer une mélodie avec des notes tellement grinçantes et fausses qu'un officier se lève et lui intime l'ordre de partir. De nouveau le silence, les gens qui regardent dans le vide. Trois vieillards circulent, tenant sur leur épaule un bâton où ils ont épinglé des billets de loterie que personne n'achète. À Calamata, on ne croit pas à la chance. Des haut-parleurs installés sous la corniche de l'hôtel de ville commencent à diffuser une marche, et un régiment de fusiliers marins, dans un bruit mou de semelles de crêpe contre l'asphalte, décrit un cercle autour de la place. Me voilà revenu au XX^e siècle. Et ce soir je reprends l'avion pour l'Amérique, pour ses monstres informatisés et ses cauchemars médiatisés.

* * *

La paix et la clarté de l'âme ne tiennent qu'à un équilibre fragile; ici, elles ne durèrent qu'un siècle à peine, quand Athènes jeta une brève mais éblouissante lumière entre deux interminables nuits. Les classiques eux-mêmes sentirent cette faiblesse de la raison face au chaos originel. Eschyle: «Pourquoi l'épouvante obstinée/Se dresse-t-elle et vole-t-elle/Autour de mon cœur prophétique?»

En route vers l'aéroport, un de mes amis grecs demande au chauffeur de l'autobus de stopper, il court jusqu'à une source et y plonge le visage. En revenant, il s'excuse auprès des passagers: «Pardonnez-moi, dit mon ami avec son visage mouillé, heureux; c'était ma source.»